

Au mois de juin 2015, les participants du colloque international dédié à Claude Vigée étaient conviés à évoquer l'œuvre de Claude qui les avait le plus marqués et leur semblait la plus significative pour la pensée contemporaine.¹ La richesse et la diversité de l'œuvre vigéenne aurait pu rendre, au premier abord, la décision difficile. Pourtant, c'est sans hésitation que mon choix s'est porté sur *La Lune d'hiver*², pour deux raisons fondamentales :

– *La Lune d'hiver* est un des premiers « judans » de Claude, sinon le premier³, puisqu'il cite les pages du *journal* où ce projet littéraire se formule pour la première fois.⁴ Le propre de ce nouveau genre littéraire, on s'en souvient, est de transcender la distinction des genres. Il unit en lui toutes les formes sans leur imposer aucune hiérarchie : prose et poésie, essai, journal, correspondance épistolaire... le judan refuse en particulier la dichotomie entre le « noble » et le « bas », le lyrisme et le témoignage réaliste.⁵ Il n'est pas exagéré de dire que le *judan* de *La Lune d'hiver* contient en puissance toute l'œuvre postérieure de son auteur, depuis la théorie littéraire formulée dans *Les Artistes de la faim* jusqu'aux souvenirs de l'enfance alsacienne composant le *Panier de Houblon*, en passant par l'expérience juive et israélienne de *Délivrance du souffle* ou de *Pâque de la Parole*...

– Ce livre m'a également fasciné par le témoignage exceptionnel qu'il porte sur son temps : la seconde guerre mondiale, la France de la débâcle et de l'occupation; la Shoah européenne, l'Amérique de la guerre et de l'après-guerre, la renaissance de l'état d'Israël et son combat pour sa survie. Profondément enraciné dans l'histoire, le récit montre l'affirmation, envers et contre tout, de la vocation poétique comprise comme une foi indéfectible dans la vie, et comme un perpétuel passage : passage entre les continents, entre les époques, entre les langues, entre les genres littéraires...

Plutôt qu'une étude complète, impossible dans le cadre restreint d'un article, j'offrirai quelques pages à parcourir, en prenant pour fil d'Ariane le thème de la condition humaine. Dans une œuvre centrée (pour des raisons biographiques évidentes) sur le destin de l'individu et du peuple juifs, on est frappé par l'attention portée par l'auteur

1 « Comment avons-nous rencontré l'œuvre de Claude Vigée ? Quelle œuvre nous aura particulièrement marqués ? Pour quelles raisons profondes, dignes d'éclairer l'œuvre elle-même ? Nous voudrions que, de l'expression de l'engagement personnel de chacun, se fasse jour l'intérêt vital de l'apport de Claude Vigée à la pensée contemporaine. Nous maintiendrons ainsi 'ouverte au vent' cette 'fenêtre' qui n'a de cesse de naître 'au cœur de l'homme' » (Anne Mounic, argument du colloque).

2 Claude Vigée, *La Lune d'hiver*. Paris : Flammarion, 1970 ; réédité chez Honoré Champion, Paris : 2002. Dans cet article, les citations de ce livre font référence à l'édition de 1970.

3 Le premier judan publié de Vigée est *L'Été indien* (Paris : Gallimard, 1957).

4 « Tout ce qui nous vient de Rome est vicié. Vite, passons de la matière de Rome à la lumière de Judée. Au lieu d'un roman théâtral et fabriqué, j'écrirai ici mon judan, – la parole qui surgit intacte et nue de mon présent sur la terre. » (*la Lune d'hiver*, p. 377. Le passage cité est daté du 26 septembre 1960, date du départ en bateau pour Israël.

5 Vigée développera particulièrement ce point dans *L'Extase et l'errance*. Paris : Grasset, 1982.

à ses frères humains où qu'ils se trouvent. « Jacob » exilé et persécuté aurait pu désespérer de l'humanité et choisir le repli sur soi-même, or c'est le contraire qui se passe. Du plus profond de sa misère, il sait reconnaître la souffrance des autres hommes, pour en témoigner et souvent lui porter secours. Il sait aussi reconnaître, dans un monde où règnent la cruauté et l'indifférence, les exemples de droiture et de générosité.

- 80 -

Toucher le fond de l'humanité

Les besoins de mon propos me feront laisser délibérément de côté la composante essentielle de *La Lune d'hiver*, ou du moins de sa première partie, intitulée « la Salle d'attente »⁶ : le destin des Juifs sous l'occupation nazie, le quotidien des persécutions, de la résistance et de la survie. Certes, c'est à propos des Juifs pourchassés, parqués dans des camps,⁷ déportés vers Auschwitz, que la réalité est la plus atroce. Mais cette destinée est aussi la marque indicatrice ou le noyau peut-être, de la situation humaine en général. L'humanité blessée, humiliée, foulée aux pieds, Vigée la rencontre à chaque étape de son exil : sur les routes de l'exode, à « Toulouse en l'an quarante », puis sur le chemin de la liberté en Espagne et au Portugal.

La France humiliée

Ce sont d'abord les foules terrorisées par les bombardements nazis, qui fuient sur les routes de France pendant l'exode de 1940.

Pendant les deux premiers jours de notre voyage, nous vîmes des centaines d'automobiles renversées dans les fossés des deux côtés de la chaussée, portes ouvertes et arrachées, la carrosserie criblée de trous de balles, remplies de morts ensanglantés ou de blessés qui gémissaient sans que personne ne s'arrêtât. Sur la nationale roulait le fleuve des foules en fuite, exposées au feu des oiseaux de la mort nazis, dont les ailes se découpaient en noir sur le ciel transparent de l'été. (p. 33).

Outre la barbarie allemande et la détresse de ses victimes, cette description insiste sur l'absence de secours; menacés par les *stukas*, les fuyards sont trop occupés à sauver leur vie pour pouvoir s'occuper des morts et des blessés. L'abandon des victimes par peur de partager leur sort est une constante de cette période ; ce que dit Vigée à propos de la résistance juive est également vrai pour la résistance en général : « La tâche était immense, nos moyens se révélaient dérisoires, les dangers surgissaient de tous côtés. Les gens étaient comme paralysés par le sentiment de leur impuissance, de l'inutilité de tout effort devant le mal absolu, qu'ils osaient rarement affronter les yeux ouverts. » (p. 63). Mais ce n'est pas là le plus affligeant. À côté des impuissants, à côté des Justes (dont il sera question plus loin), il y a ceux qu'on pourrait appeler les *Salands*, qui tirent profit du malheur d'autrui même quand ils ne collaborent pas activement avec l'Occupant. Quelques pages après la description de l'exode, Vigée nous montre

6 Titre ô combien symbolique : cette salle d'attente, c'est la salle d'attente de Canfranc dans les Pyrénées qui devient porte du salut pour les Strauss avant de se changer « quelques jours plus tard (...) en souricière » avec l'arrivée de la Gestapo (p. 134); mais c'est aussi l'Europe, transformée par les nazis en une gigantesque gare de triage pour les Juifs destinés aux camps de la mort.

7 L'horreur culmine dans la description du camp de Récédébou où les Juifs étrangers sont parqués dans des conditions effroyables.

l'arrivée des réfugiés à Pau, dont « les braves gens » exploitent sans vergogne ces « touristes d'un nouveau genre qui envahissaient leur cité » : « Je vis de mes yeux d'honnêtes citoyens des faubourgs palois vendre dix francs le litre la bouteille d'eau claire aux réfugiés assoiffés et épuisés, vieillards, femmes ou enfants, qui leur demandaient à boire à l'entrée de la ville. » (p. 40)

L'exploitation du malheur d'autrui, la dureté et l'indifférence à son égard, radicalisent le clivage social. Aux profiteurs, qui font leurs choux gras de la disette publique, s'opposent les pauvres gens, que leur situation tout au bas de l'échelle sociale rend plus vulnérables encore. A Toulouse, les propriétaires des Strauss se sont enrichis « pendant la guerre en faisant un trafic de chevaux de boucherie dans la région en proie à la disette. C'étaient des gens bien nourris, gros et gras en dépit de la famine. Leur cuisine regorgeait de jambons pendus aux solives, leurs armoires de sacs de farine, et leur réfrigérateur neuf de mottes de beurre frais » (p. 98). De temps en temps travaille chez eux le père François. C'est un vieillard de soixante-quinze ans, « un peu simple d'esprit », qui vit dans la misère parce qu'il n'a pas su se procurer de carte alimentaire, étant originaire d'une autre région que la Haute-Garonne. Ce vieillard, en échange de menus travaux, reçoit des propriétaires une soupe de trognons de chou où flottent des quignons de pain rassis ; il loge dans une niche à chien construite en briques fermée par une vieille toile de jute. Vigée nous décrit la fin du malheureux François. Quand vient l'hiver, très rigoureux, de 1941, les travaux de jardinage prennent fin. « A partir de ce moment, la patronne s'abstient, bien entendu, de lui préparer sa panade quotidienne. Comme il ne bisognait pas, il n'y avait aucune raison de le nourrir » (*ibid.*). La famille Strauss aide comme elle peut le vieil homme, réduit à mendier son pain de porte à porte. Ayant quitté Toulouse pour la Noël, les Strauss s'étonnent, à leur retour, de ne plus recevoir sa visite quotidienne. Claude parti à sa recherche le découvre dans sa niche à chien, en train de mourir de faim et de froid.

En m'approchant de la niche à chien, j'entendis des vagissements très faibles, tels ceux d'un animal battu. Soulevant le sac de jute, je découvris le père François couché sous les chiffons à l'intérieur de la niche ; recroquevillé sur lui-même, raidi par la bise nocturne, l'écume à la bouche, il luttait contre l'asphyxie montante. De ses yeux exorbités et révoltés, on ne voyait que le blanc, strié de veines rougeâtres. Mourant de faim et de froid, il était aux trois quarts gelé, ses membres ankylosés ne lui obéissaient plus. Dans la nuit de la Saint-Sylvestre, il ne lui était plus resté assez d'énergie pour se faufiler hors de son trou afin de demander l'aide des voisins, ses compatriotes toulousains, qui réveillaient en famille, autour de tables assez bien garnies en général. Evidemment il n'était venu à l'idée de personne de s'inquiéter du sort du vieillard abandonné dans sa niche à chien, que je venais de découvrir agonisant à mon retour de voyage.

En reconnaissant mon visage dans la lumière grisâtre qui pénétrait au fond de son gîte, il rassembla ses dernières forces, se souleva à moitié sur son séant en heurtant sa grosse tête ballante contre la paroi de la niche, et hoqueta de façon ininterrompue le mot « Hopitadé, hopitadé ». Frappé d'aphasie, affligé déjà d'hémiplégie des muscles faciaux, il implorait dans son patois le secours des hommes. (p. 99).

(A grand-peine, Claude parvient à alerter les services de secours, on tente vainement de ranimer le malheureux à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Après sa mort, on brûle ses habits criblés de poux, et son corps servira aux leçons d'anatomie de la faculté de médecine.)

La force de ce récit réside à la fois dans sa sobriété et sa précision dans les détails. On pourrait parler ici de réalisme, un réalisme quasiment scientifique : Vigée adopte le regard du médecin (n'oublions pas qu'il était alors



étudiant en médecine !) et la description débouche sur le diagnostic (« De ses yeux exorbités et révoltés, on ne voyait que le blanc, strié de veines rougeâtres. » ; « Frappé d'aphasie, affligé déjà d'hémiplégie des muscles faciaux »). Ce réalisme sans concession, qui ne recule ni devant le repoussant ni devant le macabre,⁸ est une constante dans l'écriture de Claude Vigée. Il ne faut pas y voir une complaisance morbide pour la laideur ou pour la mort, mais bien plutôt un acte de *témoignage* qui sert l'éthique de la Vie. C'est parce qu'on a pris la mesure de l'horreur et qu'on a surmonté son traumatisme, que l'on peut affirmer sa confiance dans le devenir humain. Plus tard, la réflexion de Vigée intégrera ce rapport dialectique dans la définition du *judan* : à l'instar de la Bible qui expose aussi bien l'esclavage humiliant des Hébreux que le Chant de leur délivrance, la poésie ne doit pas séparer le sublime de l'obscur, « l'extase » de « l'errance »⁹. Il y a là un principe aussi bien poétique que métaphysique : l'existence humaine est un passage perpétuel entre le néant et l'être, la mort et la renaissance ; la conscience de ce passage est constitutive de l'identité hébraïque.¹⁰

Au réalisme se joint l'ironie : elle dénonce la bonne conscience de l'égoïsme, protégée par la fausse logique du bon-sens (« A partir de ce moment, la patronne s'abstint, *bien entendu*, de lui préparer sa panade quotidienne. Comme il ne besognait pas, *il n'y avait aucune raison* de le nourrir » ; « *Evidemment* il n'était venu à l'idée de personne de s'inquiéter du sort du vieillard abandonné dans sa niche à chien »¹¹). La mort d'un homme abandonné par ses semblables devrait faire scandale, mais l'on n'y voit qu'un « incident fâcheux, assez embarrassant pour les bons bourgeois du quartier » et qui sera vite oublié (p. 101).

Sur le chemin de l'exil

Le chemin de la liberté (et de l'exil) passe par Madrid et par Lisbonne ; mais ce n'est pas une terre promise qui s'ouvre devant le rescapé. Bien plutôt un pays ravagé lui-aussi par la guerre et la misère. A Madrid, la misère des foules s'étale dans les rues de la ville :

Une bonne partie de la population madrilène vivait cet hiver dans les bouches et les corridors du métro. Partout, on ne rencontrait que mendiants déguenillés, femmes et enfants affamés, demi-nus, qui tendaient la main. Même en France vaincue, pillée, occupée par l'ennemi, je n'avais vu pareille misère étalée au grand jour. Parmi ces foules émaciées, grelottant dans la bise aigre du plateau castillan, on voyait des culs-de-jatte, de nombreux éclopés en calot et en uniforme. Ceux-ci sautillaient entre leurs béquilles, ou se traînaient sur des jambes de bois grossièrement taillées, qui sortaient de dessous les loques de leur pantalon bleu clair. C'étaient les rescapés de la *Division Azul*, la fameuse légion de volontaires franquistes envoyée par le Caudillo à la rescousse des armées nazies en Russie. La plupart des survivants étaient rentrés en Espagne avec un ou deux membres de moins, emportés par les obus sur les champs de bataille ou, le plus souvent, amputés après la gangrène due au gel à 30° sous zéro, dans le féroce hiver russe. Ces héros-là devaient être définitivement

8 Dans *la Lune d'hiver* : la calamité des puces pendant le séjour à Toulouse (pp. 41-42) ; le père François en est couvert (p. 100) ; les étudiants qui jouent à la pétanque avec des têtes (p. 76) ; etc.

9 Voir *L'Extase et l'Errance*, pp. 116-118.

10 Voir Th. Alcolombre, « Un Hébreu de passage : note sur l'hébraïsme de Claude Vigée », *Perspectives* de Jérusalem, n. 22, 2015, pp. 39-65.

11 C'est moi qui souligne (Th. A.)

guérés de leur enthousiasme guerrier. Leur aventure sous le drapeau à la croix gammée finissait mal. La nôtre ne faisait que commencer. J'ignorais où elle nous mènerait. (p. 130)

La description de la misère populaire se double d'un témoignage saisissant sur le destin des soldats franquistes au retour du front russe. Ce n'est pas sans ironie que Vigée salue la destinée tragique de « ces héros-là », qui après tout combattaient du côté des armées nazies. Mais on ne verra aucune complaisance, aucune « *Schadenfreude* » dans cette évocation. Les rescapés de la *Division Azul* ont payé bien chèrement leurs erreurs. Et sans doute faut-il plutôt voir en eux de pauvres bougres, trompés par le cynisme des dictatures plutôt que des criminels endurcis.¹² D'une certaine façon, ils sont mis en parallèle avec l'auteur et sa famille (« Leur aventure [...] finissait mal. La nôtre ne faisait que commencer. »). Tout le monde est victime de la barbarie, même si les Juifs sont les plus frappés de tous.

Le parallèle entre les victimes se retrouve à Lisbonne, dans cette scène paradoxale où l'on voit les foules misérables mendier leur pain auprès des Juifs, « ces Juifs pourchassés, – plongés, la plupart, dans une grande détresse, – qui étaient en partance pour le Nouveau Monde » (p. 134). Outre l'absurdité de la situation, il s'esquisse une sorte de fraternité silencieuse entre les femmes et les enfants qui mendient leur pain et les Juifs pourchassés. Le Juif, accusé par le racisme nazi de tous les malheurs du monde, est en fait un révélateur de la situation de l'homme en général. Là où le Juif est persécuté, c'est finalement toute l'humanité qui souffre, et l'attitude à l'égard du Juif est symptomatique de l'attitude à l'égard de l'humain en général.

A Lisbonne, ce n'est pas seulement la pauvreté, c'est aussi l'injustice sociale qui frappe les yeux : le contraste entre « la misère noire » de la population et « l'insolente opulence des quartiers aisés, [...] la richesse des grands magasins dans les rues commerçantes de la ville » (*Ibid.*). Vigée assiste à la répression sauvage d'une grève ouvrière par le régime de Salazar :

La grève des dockers, causée par l'exploitation cruelle des masses laborieuses portugaises, fut réprimée avec la plus extrême brutalité : du haut de la fenêtre de ma pension, qui donnait sur la place principale, je vis soudain s'avancer au pas de course les forces de la police, de l'armée, et les groupes de choc des « mouvements de jeunesse » en uniforme du régime Salazar. Des bataillons entiers, casqués, l'arme au poing, descendaient en début d'après-midi vers les quais du port où les ouvriers faisaient depuis la veille la grève sur le tas, après avoir rejeté un ultimatum du gouvernement. Quelques minutes plus tard éclatèrent des coups de feu, on entendit de grands cris, le ciel fut soudain rempli de fumée du côté de la mer. Il y eut des échauffourées violentes entre la masse des travailleurs désarmés mais récalcitrants, et les exécuteurs des hautes œuvres de la dictature, qui les attaquaient de toute part à la matraque ou à la baïonnette. Une vraie bataille fit rage ce jour-là, qui se solda par le meurtre d'une dizaine d'ouvriers et l'écrasement de la grève par l'armée. (*Ibid.*)

Dans tous les passages que j'ai cités on remarquera le retour insistant du thème de la vision : « nous *vis*mes des centaines d'automobiles renversées dans les fossés », « Je *vis* de mes yeux d'honnêtes citoyens des faubourgs palois... » ; « Même en France vaincue [...] je *n'avais vu* pareille misère étalée au grand jour », « Parmi ces foules émaciées [...] *on voyait* des culs-de-jatte... » ; et dans le dernier passage : « du haut de la fenêtre de ma pension, qui donnait sur la place principale, je *vis* soudain s'avancer au pas de course... ». Cette insistance sur le rôle de la

12 Vigée émettra plus tard un jugement semblable sur les jeunes Alsaciens enrôlés dans l'armée allemande et envoyés, eux aussi, sur le front russe.

vision montre bien comment le témoignage, dont je parlais plus haut, est une des fonctions essentielles du récit autobiographique.

« *La lune d'hiver* » américaine

- 84 -

Une fois quitté l'enfer européen, c'est un autre enfer que Vigée découvre en Amérique. Il ne s'agit plus à présent de la guerre ou des persécutions (même si le racisme est souvent de règle), mais d'une autre forme de barbarie : celle de l'individualisme absolu, de l'impersonnalité des rapports humains, de l'acculturation des masses. On est à présent dans le désert des hommes, un désert glacé dominé par le crâne chauve de la « lune d'hiver ». Dans ce désert, la mort et la torture sont discrètes mais bien présentes : mort du cœur et de l'âme, torture à la petite semaine, souffrance solitaire des vieux, des malades, d'une foule d'êtres anonymes dont on croise le regard silencieux comme, à Wichiponika, cette « lourde femme paralysée par la sclérose en plaques » (p.151) ou comme ce couple suicidé dans la maison voisine dont on savait si peu, si vite remplacé par un couple identique. « Derrière les jardins propres aux gazons bien tondus, les carreaux de verre toujours lavés, les rideaux de tulle impeccablement empesés et blanchis, il y a souvent ici des misères menées à bas bruit, qui aboutissent à ces suicides hygiéniques et sans éclat. » (p. 210).

L'épisode le plus poignant de cette période est sans doute la mort d'une vieille servante noire, reconstituée à partir des confidences de sa fille, la cuisinière Martha. Il s'agit moins d'une mort que d'un assassinat, perpétré par les maîtres, une famille de riches commerçants dans la banlieue de Philadelphie.

La cuisine était au sous-sol de la villa, elle y dormait la nuit dans un coin sur un vieux canapé boiteux. Le dimanche elle allait à l'église des Noirs ; ses patrons occupaient évidemment les stalles d'honneur dans la paroisse de leur « suburb » pour riches hommes d'affaires blancs. Quand survint la grande dépression, dans les années trente, ils décidèrent de se défaire de la bonne trop âgée, qui allait sur ses soixante-quinze ans. Elle ne remuait plus qu'avec peine au fond de sa cuisine après toute une vie de servitude. Sa santé déclinante risquait de leur causer des ennuis à brève échéance. Un matin de janvier, ils jetèrent toutes ses nippes dans une antique valise, l'arrachèrent à son grabat, et la prirent par les bras en dépit de ses supplications. « Laisse-moi mourir ici, je travaillerai sans salaire, je ne mangerai plus rien », criait la négresse désespérée, épouvantée à l'idée de l'abandon dans la neige hivernale. Ils la traînèrent ainsi jusqu'à l'arrêt de l'autobus qui véhiculait deux fois par jour, dans ce coin de banlieue perdue, quelques rares voyageurs. Il faisait encore presque nuit, à cette heure-là. La neige tombait à flocons serrés depuis la veille, un vent d'acier tourbillonnait et mordait le monde avec ses milles tenailles. Ils l'ont laissée affalée sous son chapeau en pain de sucre, une toute petite chose de rien, une vieille négresse usée et sans force, secouée de sanglots, un paquet de peau noire et pitoyable, à côté de la valise béante, le long de la grande route blanche, entre les taillis et les jardins couverts par un mètre de neige. Elle n'a pas bougé de là, la vieille. Vers la fin de la journée, des voyageurs qui travaillent en plein centre et rentrent chez eux le soir l'ont trouvée couchée dans la neige, la face ratatinée et violette, comme une poignée de feuilles mortes, raidie par le gel et la misère. Où serait-elle allée ? « Elle n'avait que sa mort au monde qui lui appartenait en propre », ajouta Martha en crachant avec dégoût sur les carreaux brillants de la cuisine. (pp. 176-177).

Dans son paroxysme, cet épisode résume en lui toute l'horreur de l'enfer américain. La servante noire, devenue inutile après « toute une vie de servitude » se trouve au plus bas de l'échelle sociale ; elle est le parallèle exact du vieux père François, « qu'il n'y a avait aucune raison de [...] nourrir » parce qu' « il ne besognait pas ». Comme en France, l'inégalité des destins fait partie de l'ordre des choses (« ses patrons occupaient évidemment les stalles d'honneur ») et la cruauté trouve sa justification logique. L'égoïsme est seulement ici beaucoup plus actif : on ne se contente pas de laisser mourir le vieux dans sa niche, on l'expulse de la maison *manu militari*. L'opération est exposée comme un plan rationnel, mûrement réfléchi : considération des circonstances (« la grande dépression »), prévision de l'avenir (« des ennuis à brève échéance »), conclusion (« ils décidèrent »), exécution.

Vigée n'occupe pas ici la place du témoin ; il reconstitue la scène à partir du récit de Martha, cuisinière. Cela lui permet d'ajouter des éléments qui en renforcent le pathétique : le décor de la vie domestique ; les cris, les sanglots de la servante auxquels répond le silence insensible de ses patrons ; et surtout le déchaînement implacable de l'hiver : « un vent d'acier tourbillonnait et mordait le monde avec ses milles tenailles ». Vigée serait sans doute d'accord avec Dante pour décrire le plus bas de l'enfer non comme un brasier ardent, mais un comme un désert glacé ; on a vu le vieux François mourant de faim et de froid, « raidi par la bise nocturne » ; et l'on a vu la foule madrilène « grelottant dans la bise aigre du plateau castillan ». La « lune d'hiver » est une lune infernale.

A la souffrance de la victime s'ajoute son humiliation, soulignée par le registre « bas » du vocabulaire : canapé « bancal », « nippes », « grabat », « la valise béante », « un paquet de peau noire », « la vieille ». L'humanité souffrante (les Juifs l'ont souvent vécu) est une humanité que l'homme ou les circonstances ont privée de sa dignité, elle ressemble plus à un clown qu'à une *pietà*. C'est cette souffrance que le *judan* veut respecter, en refusant de séparer le lyrisme du chant du réalisme de la prose.

Ici encore, un lien de fraternité se tisse entre le Juif exilé ou pourchassé et les laissés-pour-compte de la société. C'est parce qu'elle l'a pris en amitié que Martha, cuisinière dans la secte méthodiste de la Fraternity, a confié à Claude l'histoire de sa mère. Si le racisme américain a d'abord les Noirs pour victimes, il n'épargne pas non plus les descendants de Jacob.¹³

Consolation et délivrance

Tant de scènes de cruauté ont heureusement pour contrepartie quelques rares mais combien précieux moments de bonté. Sur la route de l'exil, on croise aussi des âmes compatissantes et secourables, et *La Lune d'hiver* apporte un témoignage vibrant sur ces hommes et ces femmes qui n'ont pas hésité à porter secours au malheureux ou au fugitif, parfois au péril de leur vie. C'est grâce à ces Justes (souvent anonymes) qu'on peut encore espérer de l'humanité. Beaucoup d'entre eux sont des ecclésiastiques, comme le bon curé de Taussat qui encourage la famille Strauss et leur donne un conseil providentiel (p. 38), les bonnes Sœurs de l'hospice où l'on porte le vieux François agonisant, ou encore et bien sûr, l'archevêque de Toulouse, Mgr Salièges, qui eut le courage de protester publiquement contre la persécution des Juifs. Parmi toutes ces figures amies, la plus exemplaire est sans doute celle

13 « Et quand, à la recherche de ma première taule d'étudiant, je frappe à la porte de la maigre logeuse moustachue dans la Douzième Avenue, près du campus de Shiamum College, petit réfugié européen échappé à la griffe des Nazis, — 'You are Jewish, ain't you ? Sorry, we sure don't take in no Jewish boys in *this* house.' » (p. 146).

du médecin consulaire qui accepte de faire passer Vigée pour inapte au service armé, condition sans laquelle la fuite par l'Espagne serait impossible. Prenant son courage à deux mains, Claude est allé le voir en particulier la veille de la consultation officielle, et l'a supplié de lui sauver la vie :

Le médecin-juré surmonta très vite la gêne évidente dans laquelle le jetai ma requête ; au bout d'un instant, les considérations morales et humanitaires balayèrent en lui toute hésitation d'ordre légal et personnel. En cette période d'effondrement des valeurs, de reniement du cœur, de trahison des idéaux auxquels mes aînés professaient d'adhérer, ce fut pour moi, à vingt et un ans, un signe que tout n'était pas perdu dans l'âme des élites bourgeoises européennes. Je vis le Dr M. écarter les appréhensions de nature égoïste, récuser les facilités d'un prétexte juridique ou professionnel, surmonter peut-être ses propres sympathies politiques et idéologiques dont j'ignorais la nature, pour laisser parler en lui l'honnête homme, le médecin compatissant, celui qui apporte aide et soutien aux êtres qui sont dans l'angoisse ou le besoin. (pp. 123-24).

Ce n'est pas un hasard si le rôle de sauveur est rempli ici par un médecin. Vigée, dont j'ai déjà rappelé la vocation médicale, voit dans cet art une des manières les plus authentiques d'obéir au précepte « tu choisiras la vie » (Deutéronome XXX, 19) dont il a fait sa devise. Plus tard, dans *L'Héritage du Feu*, il reviendra sur l'importance de cette vocation, comparée à la vocation poétique et comme elle au service de la fraternité humaine :

[...] j'ai toujours éprouvé une certaine nostalgie pour le geste du guérisseur, la vocation de celui qui restaure ou favorise la vie d'autrui. La poésie n'est-elle pas, avant tout, une discipline qui aide l'homme à vivre dans un monde où tant de forces mauvaises se conjuguent pour le mutiler, l'amener à sa perte ? Dans la poésie vraie, comme dans une médecine digne de ce nom, s'affirment avant tout une écoute gratuite du monde, puis une réponse venue du fond de soi-même qui prend en charge cet appel muet, ce cri au secours lancé par tant de bouches scellées, condamnées au mauvais silence, aux affres de l'aphasie mentale, par un véritable interdit social [...].¹⁴

Juifs et nations devant le « Mur »

Forgée dans le creuset de l'exil, la solidarité humaine se confirme au moment de la délivrance. La dernière partie de *La Lune d'hiver* nous montre Vigée après sa « montée » à Jérusalem, surpris par la guerre des Six jours et l'incroyable victoire du petit état juif alors qu'une nouvelle Shoah semblait inévitable.¹⁵ Le moment fort de cette partie est la scène de retrouvailles avec le Mur des Lamentations (le « Kotel ») dont l'accès était interdit aux Juifs pendant l'occupation jordanienne. Ces retrouvailles, célébrées dans l'allégresse populaire, mettent fin symboliquement à deux

14 Claude Vigée, *L'Héritage du feu*. Paris : MamE, 1992, pp. 121-122.

15 « A la veille de la guerre des Six Jours, un diplomate anglo-saxon distingué répondait avec philosophie à une religieuse de Jérusalem-Est, justement épouvantée par les propos meurtriers répandus en Vieille Ville jordanienne, où l'on s'apprêtait à exterminer la population juive entière de la cité nouvelle, à l'heure imminente de la victoire arabe sur Israël : 'Ne vous inquiétez pas, ma sœur : au bout de trois jours de massacre les Arabes se lasseront d'assassiner, et il restera toujours plus de Juifs en vie à Jérusalem qu'il n'en faut.' Le constat de décès anticipé de nos femmes et de nos enfants, tranquillement délivré par Son Excellence, expose au grand jour nos rapports véritables, et révèle l'attitude d'une partie considérable de l'humanité civilisée post-hitlérienne à notre égard... » (p. 386)

mille ans d'exil et de persécutions : « Une des grandes expériences de l'après-guerre des Six Jours, c'est que, par-delà la peur et la honte déjà anachroniques, écrasant notre vieille faiblesse, se dresse aujourd'hui pour chacun de nous le mur reconquis de l'identité universelle du Juif avec lui-même. » (p. 395). Le retour au « Mur » est un retour à soi, dans la conscience d'une « identité » rédimée qui est aussi « universelle ». Et à propos du Mur, Vigée ajoute : « Dans ses grains de pierre finement serrés comme ceux d'une grenade mûre, s'incarne la présence simultanée de tout Israël à soi-même, Mur d'hommes fraternels, arbre de vie qui s'enracine en son vrai lieu. » (p. 390) Ici s'affirme la communion avec tous les Juifs du monde, mais aussi avec l'universel des nations.

Fait remarquable à ce propos : certains témoins, juifs ou non-juifs, ont affiché une indifférence narquoise devant ce bonheur populaire qu'ils méprisaient. Mais à l'opposé, Vigée signale l'émotion de nombreux amis non-juifs : « ... j'ai vu, écrit-il, plusieurs amis non-juifs au pied du Mur, bouleversés eux aussi par l'événement dont ils étaient témoins, pleurant et riant au milieu de ce peuple rassemblé : ceux-là sont circoncis de cœur, quoique appartenant aux nations. » (*Ibid.*). La renaissance d'Israël parmi les nations, tout en confirmant leur différence, manifeste leur fraternité possible. L'homme des nations, le « Gentil », peut partager l'expérience d'Israël, se reconnaître comme son compagnon de route. Une distinction nouvelle s'établit, opposant non plus les Juifs et les Non-juifs, mais les « circoncis du cœur » (la formule est biblique¹⁶) et les incirconcis.¹⁷ L'expérience du « Mur » élargit donc et approfondit l'expérience d'humanité vécue pendant les années d'exil.

Le Juif et le poète ont retrouvé leur lieu. Délivrés de la peur, ils sont réconciliés avec tous les paysages traversés, tous les visages de l'humain rencontrés ou à découvrir.

Alsace, Amérique, Israël : ces lieux font partie de mon voyage, de ma longue marche de vivant. J'ai été dans ces lieux, et à condition d'avoir ouvert sur eux un œil fraternel, de leur avoir dit oui, ils ne cessent jamais d'être avec moi, avec nous. Ce n'est guère une idiosyncrasie, c'est le don qui est fait à chaque homme de porter ainsi en lui, autour de lui, dans un espace imaginaire, mais tout de même vécu, le monde entier de son expérience. Et ces lieux du monde qui entourent Jérusalem, ils sont là, avec moi, tout le temps, pourvu que je veuille enfin les voir et leur donner parole. (pp. 391-92)

Ce que dit Vigée de lui-même est vrai aussi pour tous les hommes amis d'Israël, comme de tous les poètes à travers le monde... A la communauté de cœur dans l'adversité succède une expérience poétique commune, éclairée par la lumière spéciale émanée de la terre biblique. Plus que partout, c'est à Jérusalem que la rencontre et la fraternité humaines ont trouvé leur lieu.



16 Voir Deutéronome, XXX, 6.

17 Cette intuition inspire la contribution de Vigée à l'amitié judéo-chrétienne.